

par le fait que « les cas objectifs des pronoms personnels et autres sont toujours de plus ancienne date que les cas subjectifs » (Garrett). Des éléments pronominaux furent par la suite alliés aux noms et verbes, quand ceux-ci commencèrent à se différencier les uns des autres, et de la sorte différentes applications d'un nom ou verbe primitif, et fort généralisé, furent faites, grâce à ces éléments qui, comme l'accorde même M. Max Müller, « doivent être considérés comme des vestiges des phases les plus anciennes, presque pantomimiques, du langage, dans lesquelles le langage était à peine ce que nous entendons par là, à peine un *logos*, un assemblage, mais simplement une désignation ». De même, M. Sayce dit, à propos de cette phase dans l'évolution de la prédication qui, faisons-le remarquer, est absolument analogue à celle que présente le jeune enfant dont les mots très généraux demandent à être secourus par le geste : « Il est certain qu'il y a eu une période dans l'histoire du langage où les sons articulés, ou semi-articulés, émis par l'homme primitif, étaient constitués en représentations et en signes de la pensée par les gestes qui les accompagnaient, et cet ensemble de sons et de gestes, ensemble dans lequel, qu'on se le rappelle, le son n'avait point de signification sans le geste, forma la première phrase. » C'est ainsi que « la grammaire est sortie du geste » les différentes parties du langage, avec les rudiments ultérieurs de la déclinaison, de la conjugaison, etc., étant autant d'enfants des gestes; mais quand, par la suite, l'ancêtre fut dévoré par sa jeune progéniture, celle-ci continua sa croissance indépendante selon des lignes plus ou moins divergentes de développement linguistique.

Par exemple, nous avons d'amples preuves pour établir que, même après que le langage articulé eût gagné une assise solide, il n'y avait point de distinction entre le nominatif et le génitif des substantifs, ni entre ceux-ci et les adjectifs, ni même entre les mots-sujets et les mots-prédicats. Toutes ces relations grammaticales devaient être exprimées de la même manière, c'est-à-dire par simple apposition des termes généralisés eux-mêmes. Avec le temps, toutefois, ces différenciations grammaticales s'effectuèrent par des modifications conventionnelles dans la position des mots apposés dans certains cas, la forme de prédication étant A B, et celle de l'attribution ou possession, BA, tandis que

dans d'autres branches l'ordre inverse a été établi. Par la suite, toutefois, « ces arrangements primitifs pour distinguer le prédicat, l'attribut et le génitif, quand ces trois idées se furent, au cours des âges, développées, cédèrent le pas au mécanisme plus récent et plus perfectionné des suffixes, auxiliaires, etc. » (Sayce.) Il en est de même pour les autres « parties du langage » dans ces langues qui, ayant dépassé la phase primitive, ont développé des parties du langage. « Ce sont ici les lignes générales du processus par lequel les racines conceptuelles ont été énoncées, par lequel elles ont été soumises à l'empire des catégories, sont devenues des substantifs, adjectifs, adverbes et verbes, quel que soit le nom que l'on veuille donner aux résultats. Les détails de ce processus, et les résultats merveilleux obtenus grâce à lui, peuvent être étudiés dans la grammaire de toute langue, ou famille de langues. » (Max Müller.) Ainsi donc, la philologie est capable de retracer, phase par phase, la forme de prédication, telle qu'elle se présente dans le langage le plus développé, dans le langage flexionnel, jusqu'à cette phase première du langage en général, à laquelle j'ai donné le nom de phase indicative.

Après avoir cité maintes autorités à l'appui de ces énoncés généraux, et dans le but de suivre l'évolution de l'énonciation prédicative avec plus de détails, je me suis occupé de donner des exemples de différentes phases de développement empruntés aux langues encore existantes des sauvages, et j'ai pu prouver que tout comme l'homme primitif, ces dernières sont hors d'état de « fournir un jugement en blanc », ou ce que mes adversaires considèrent comme le critérium de la faculté humaine. Il ne reste d'autres ressources à ces derniers que d'abandonner leurs positions aristotéliques, et de ne plus s'appuyer sur la prédication purement *formelle* comme elle s'est développée dans le groupe de langues indo-européen, mais s'appuyer sur la prédication *matérielle*, ou, comme je le dirai encore, sur la signification ou la substance d'un jugement, distinguées de la grammaire et des accidents.

En d'autres termes, on peut encore raisonner, et dire que si l'objection faite à la « prédication en blanc » sur laquelle se reposent mes adversaires a pu être retournée contre le fait ardu de la prédication, ce fait ardu persiste néanmoins. Bien que

j'ai montré qu'en l'absence de toute partie du langage la prédication est conduite très insuffisamment, pourtant elle *est* conduite et *doit* l'être, car ce n'est assurément qu'en vue de ceci que le langage a jamais existé.

J'ai montré alors que si mes adversaires n'acceptent pas cette mutation de position, leur argument est à bout; j'ai établi, en effet, à l'aide de tous les témoignages, qu'on ne saurait douter de la continuité entre le germe prédicatif dans le mot-phrase et la proposition pleinement organisée et développée. Mais, d'autre part, j'ai montré que cette mutation de position elle-même, à supposer qu'elle fût acceptée, ne pouvait servir de rien. Car si l'on reconnaît à un « mot-phrase » la valeur d'une prédication, ce dernier mot ne possède plus ce sens distinctif sur lequel seul repose toute l'argumentation de mes adversaires; c'est accorder qu'il n'est point de différence entre parler et désigner; la phase prédicative est identifiée avec la phase indicative, et l'homme et l'animal sont frères. Ceci veut dire que si l'on maintient que les gestes indicatifs de l'enfant ou de l'homme primitif sont prédicatifs, il n'est point l'ombre d'une raison pour refuser ce caractère aux signes indicatifs des animaux inférieurs. D'autre part, si le caractère prédicatif est refusé à tous deux, il faut le considérer, quand il est appliqué au langage parlé, comme ne signifiant qu'une différence de phase ou de degré, étant donné que l'un de ces langages n'est certainement que le descendant direct et perfectionné de l'autre. Bref, il est évident qu'il y a *continuité certaine de développement entre toutes les phases de la faculté de faire des signes*: il est donc impossible de chercher à établir entre elles une différence quelconque de nature.

Telles sont les conclusions obtenues à la fin du chapitre xiv à l'égard de la philologie de la prédication, et ces conclusions ont été beaucoup fortifiées par des faits additionnels qui ont été immédiatement mis en avant au chapitre suivant, au sujet de la philologie de la conception. Le but, ici, était d'éclairer à la lumière indépendante de la philologie un point qui avait déjà été considéré comme un fait de psychologie, je veux parler du passage de la dénotation réceptuelle à la dénomination conceptuelle. Ce point a été considéré à l'égard de l'individu: reste à l'examiner à l'égard de la race.

Tout d'abord il a été montré que, grâce au fait que le jeune enfant se trouve encerclé par une grammaire déjà construite de formes prédicatives, les premières phases dans l'évolution du langage sont considérablement raccourcies dans l'ontogenèse humaine, comparées à ce qu'elles ont dû être dans la phylogenèse, à en juger par les résultats de l'étude des langues. Les gestes-signes disparaissent rapidement quand nos enfants modernes commencent à parler, et apprennent l'usage des formes grammaticales. Mais l'homme primitif se trouvait dans la nécessité d'élaborer sa grammaire hors de ses gestes-signes, et cela au moment où il avait encore à fabriquer ses mots-phrases. Il en résulte que si l'acquisition des noms et formes du langage par l'homme primitif a dépendu principalement des gestes-signes, cette acquisition chez l'enfant d'aujourd'hui nuit activement à ces derniers.

Puis nous avons vu que la doctrine philologique des mots-phrases jette encore beaucoup de lumière sur ma distinction psychologique entre les idées générales et les idées génériques. Un mot-phrase est l'expression d'une idée jusque-là *généralisée*, c'est-à-dire *non différenciée*. Pareille idée, nous le savons, est aux antipodes de l'idée due à une *généralisation*, c'est-à-dire à une synthèse conceptuelle des résultats d'une analyse préalable. D'ailleurs, la théorie des mots-phrases reconnaît un intervalle historique immense (correspondant à l'immense intervalle psychologique) entre les ordres générique et général de l'idéation.

Nous avons encore vu que dans tous les caractères essentiels, la construction sémiotique de ce langage, le mode le plus primitif de communication articulée qui ait été conservé dans l'archéologie du langage parlé, présente une ressemblance exacte avec les particularités du langage gesticulé naturel. Comme nous l'avons vu, « le langage par gestes n'a pas de grammaire proprement dite », et nous avons relevé en détail les analogies — singulièrement nombreuses et exactes — qui existent entre les formes de phrase telles qu'elles se révèlent dans le geste, et telles qu'elles naquirent à l'aurore du langage. En d'autres termes, les données les plus anciennes que le langage puisse nous fournir à l'égard de la nature de sa propre origine nous montrent clairement que

ce langage vient du langage plus primitif encore de l'intonation et des gestes. C'est ainsi seulement qu'on peut expliquer leur étroit air de famille en matière de syntaxe.

Nous avons encore vu que dans le langage par gestes, comme dans les formes de langage primitif conservées dans les racines, il est aidé à la prédication par la simple apposition de termes dénotatifs. Un terme généralisé de cette espèce (qui n'est encore ni nom, ni adjectif, ni verbe) quand il est mis en apposition avec un autre de même sorte, sert à donner une idée de parenté, de relations, ou à énoncer quelque chose au sujet de l'un, grâce à l'autre. Toutefois, cette sorte d'apposition n'indique pas nécessairement une pensée conceptuelle véritable. Comme nous l'avons déjà vu, les lois de l'association sensitive seule suffisent à rendre certain le fait que quand les objets, qualités, ou événements dénotés par les mots différents viennent à se présenter simultanément dans la nature, ils sont *nécessairement* placés en apposition correspondante par l'esprit : c'est la logique des événements qui guide ces énonciations préconceptuelles, et en fait l'énonciation de la vérité qui est perçue ; la vérité est *reçue dans* l'esprit, elle n'est pas *conçue* par lui. Et il est évident que les énonciations réitérées de vérités ainsi faites dans l'idéation réceptuelle conduisent vers l'idéation conceptuelle, ou à l'énonciation de la vérité en tant que vérité.

S'il en a été réellement ainsi, il est évident que les mots originels n'ont pu se rapporter qu'à des sujets de signification purement réceptuelle, c'est-à-dire « à ces actes et qualités physiques qui sont directement perçus par les sens ». Aussi trouvons-nous dans les premières racines verbales, dans les plus anciennes qu'ait pu retrouver la philologie, des preuves incontestées et incontestables de « métaphore fondamentale », ou d'extension conceptuelle de termes qui n'avaient d'abord qu'une signification réceptuelle. En fait, comme le dit le professeur Whitney, « cela est à tel point vrai que nous ne pensons jamais avoir retracé l'histoire d'un terme moral ou intellectuel quelconque, tant que nous n'en n'avons pas retracé l'origine physique ». Sans répéter tout ce que je viens de dire sur ce sujet, il me suffira d'insister une fois encore sur les conclusions générales qui se sont imposées, sur le fait que l'analyse psycholo-

gique a déjà montré la priorité psychologique du récept, et que maintenant les recherches philologiques corroborent d'une façon frappante cette analyse, en trouvant réellement le récept dans le corps de chaque concept. Enfin, j'ai rapidement examiné les différentes langues qui sont maintenant parlées par de nombreuses races distinctes de sauvages, de façon à montrer combien l'idéation conceptuelle est pauvrement représentée, et nous avons vu que ce que l'archidiacre Farrar appelle « la pauvreté désespérante de la faculté d'abstraction » est si surprenante que l'évolutionniste le plus ardent n'aurait pu désirer une forme de passage plus pleine d'enseignements, entre l'intelligence préconceptuelle de l'*Homo alalus* et la pensée conceptuelle de l'*Homo sapiens*.

En ayant ainsi fini avec la philologie, je me suis mis, dans le dernier chapitre, à considérer les phases probables de la transition de l'idéation réceptuelle à l'idéation conceptuelle chez la race humaine.

J'ai d'abord considéré la théorie émise par certains philologues allemands d'après laquelle le langage a commencé par des sons entièrement dépourvus de sens, dus d'abord à des conditions purement physiologiques. Grâce à leur association réitérée avec les circonstances dans lesquelles ils ont été émis, ces sons articulés sont supposés avoir acquis, d'une façon en quelque sorte automatique, une valeur sémiotique. Mais on peut, cela est évident, objecter à cette hypothèse qu'elle ignore entièrement le problème à résoudre ; elle ignore la genèse de ces facultés, elle ignore l'idéation qui introduisit une signification dans des sons jusque-là dépourvus de sens. Ceci revient à dire qu'elle postule toute la question à résoudre : elle ne fournit donc aucune explication de la différence qui s'est élevée entre l'homme et l'animal. Néanmoins, les principes émis dans cette théorie, qui représente l'extension la plus large possible de la théorie dite interjectionnelle, me semblent suffisamment sains : seule la prémisse qui est leur point de départ me paraît erronée. Cette prémisse est l'absence, chez l'homme primitif, de tout rudiment de la faculté de faire des signes ; c'est la nécessité de la création *de novo* de cette faculté même, par les associations accidentelles des objets avec les sons. Mais nous avons vu, en fait, que les

choses n'ont nullement dû se passer ainsi, et, par suite, tout en reconnaissant les éléments de vérité contenus dans l'hypothèse « purement physiologique » dont il s'agit, je l'ai rejetée comme ne donnant même pas une ébauche de l'explication entière de l'origine du langage.

J'ai examiné ensuite l'hypothèse qui a été brièvement esquissée par Darwin. Admettant, comme l'indique Geiger, que le sens présumé supérieur de la vue, en attirant l'attention sur les mouvements de la bouche dans l'exécution des signes vocaux, a dû fournir à nos ancêtres simiens un avantage sur les autres sortes de quadrumanes dans l'association des sons avec les idées réceptuelles, nous avons essayé de nous représenter un singe anthropoïde sociable, sagace, et habitué à se servir beaucoup de sa voix pour faire des signes, à la façon des quadrumanes sociaux, en général. Pareil animal aurait bien pu dépasser tous les autres en matière de signes, et peut-être même aurait-il pu aller jusqu'à employer des sons associés avec des gestes, comme « mots-phrases », c'est-à-dire comme indiquant des réceptifs d'ordre très général, comme la présence du danger, etc., même s'il n'allait pas jusqu'à faire entendre des sons dénотatifs comme les oiseaux parleurs. En outre, comme l'a indiqué M. Darwin, il y a beaucoup de probabilités pour que cet ancêtre simien de l'humanité ait eu coutume d'employer sa voix dans des cadences musicales, « comme le font quelques gibbons au jour présent », et cette habitude a pu préparer les bases pour cette interruption sémiotique des sons vocaux, qui constitue l'essence de l'articulation.

Ma propre théorie diffère légèrement de celle qui précède. Tout en acceptant tous les éléments qui constituent l'essence de l'hypothèse de Darwin, je crois qu'il est presque certain que la faculté de produire des signes articulés a été le produit d'une évolution beaucoup plus tardive, et que la créature qui a présenté, la première, cette faculté, devait être déjà plus humaine que simiesque.

Cet *Homo alalus* se présente à l'imagination comme un être qui tient encore beaucoup de la bête, assurément; et pourtant, il se tient debout et taille des silex en outils et en armes; il vit en tribus ou sociétés, et peut déjà, jusqu'à un certain point,

communiquer la logique de ses réceptifs au moyen des gestes, des expressions du visage, et des sons vocaux. Avec une pareille origine, l'évolution ultérieure de la *facultas signatrix* dans la direction du langage articulé serait même plus facile à imaginer qu'elle ne l'est avec l'hypothèse précédente. Ayant retracé le cours probable de l'évolution, grâce à l'appui prêté par de nombreuses analogies, et ayant insisté, à cette occasion, sur la signification remarquable des sons inarticulés qui survivent encore en tant que *clicks* dans les langues inférieures de l'Afrique, j'exposai avec détail diverses considérations qui semblaient rendre probable l'existence prolongée de l'être imaginaire en question; je retraçai les phases vraisemblables de son évolution ultérieure, et je répondis aux objections qu'on me pourrait faire en tenant mon *Homo alalus* pour un *Homo postulatus*.

Pour conclure, toutefois, j'indiquai que le cours de l'évolution mentale a dû demeurer le même, quelle qu'ait été l'époque à laquelle la faculté de l'articulation a pris naissance. Sans répéter encore ici l'ébauche que j'ai donnée de cette évolution, il me suffira de dire, pour indiquer les grandes lignes, qu'à mon avis elle a débuté par une association de mots-phrases avec des gestes-signes, lesquels ont agi et réagi les uns sur les autres avec le résultat d'en amener une élaboration plus parfaite; que les noms dénотatifs, pour la plupart d'origine onomatopéique, ont rapidement subi des extensions connotatives; que, par suite de leur fréquente et nécessaire apposition, des prédications naissantes se produisirent, que celles-ci donnèrent naissance, par la suite, aux distinctions grammaticales entre les adjectifs et les génitifs d'une part, et les termes prédicatifs d'autre part; que pareillement les gestes-signes eurent beaucoup à faire avec l'origine d'autres formes grammaticales, en particulier d'éléments pronominaux dont plusieurs servirent par la suite à constituer les matériaux d'où sont sorties la déclinaison et la conjugaison. Mais bien que les pronoms aient été parmi les premiers mots qui ont été différenciés par l'homme en tant que parties distinctes du langage, ce ne fut que tardivement que des pronoms quelconques furent employés d'une façon spéciale pour indiquer spécialement la première personne. La signification de ce dernier fait est des plus importantes, comme nous l'avons fait voir. Nous

avons déjà vu que toute la distinction entre l'homme et la bête réside dans la présence ou l'absence de la pensée conceptuelle, qui dépend à son tour de la présence ou l'absence de la conscience. Il nous a donc fallu, tout au long du cours de cet ouvrage, rechercher s'il y a ici une différence de nature ou de degré, d'origine ou de développement. Chez l'individu, il est certain qu'il y a une différence de degré ou de développement, et j'ai précédemment montré que dans ce cas la phase de développement en question se marque par une modification dans la phraséologie, par l'abandon des termes objectifs pour l'adoption des termes subjectifs quand celui qui parle parle de lui-même. Je montrai alors que dans le fait qui était devant nous, nous trouvions une preuve exactement identique : de même que la psychologie nous révèle « la transition chez l'individu », la philologie marque la « transition dans la race ».

Dans le résumé qui précède du volume que voici, je n'ai voulu donner qu'une esquisse des grands traits. Encore est-il si court que je me demande s'il ne nuit pas à l'argument plus qu'il ne lui profite. Toutefois, d'une façon générale, je crois avoir montré avec évidence deux faits à tout esprit impartial. Tout d'abord les ennemis de l'évolution ont évidemment échoué en ne remplissant point leur *onus probandi* ; ils n'ont pas pu prouver que l'intelligence humaine constitue une grande et unique exception à la loi autrement uniforme de l'évolution. En second lieu, cette dernière allégation est non seulement extrêmement improbable *a priori*, et on ne peut en donner des preuves *a posteriori*, mais tous les témoignages que l'on peut invoquer en la matière vont droit à son encontre. Le seul semblant d'argument qui puisse être invoqué en sa faveur repose sur la distinction entre l'idéation conceptuelle et l'idéation non conceptuelle. J'admets volontiers que cette distinction existe, mais je nie absolument que ce soit là une distinction de nature. Car j'ai montré que les écrivains relativement peu nombreux qui continuent à la regarder comme telle appuyent leurs arguments sur une analyse psychologique dont l'imperfection est facile à démontrer ; aucun d'eux n'a prêté la moindre attention à ce processus de psychogenèse que présente l'enfant en cours de développement ; il en est de même, à l'exception de Max Müller,

pour leur attitude à l'égard du témoignage de la philologie. Au sujet de la psychogenèse de l'enfant, j'ai montré qu'il y a démonstration indubitable du passage graduel et ininterrompu d'un ordre d'idéation à un autre ; que tant que l'intelligence de l'enfant se meut seulement dans la sphère non conceptuelle, on ne peut la distinguer par aucun trait essentiel, au point de vue psychologique, de l'intelligence des mammifères supérieurs ; que là où elle commence à revêtir les attributs de l'idéation conceptuelle, le processus dépend du développement de la véritable conscience hors des matériaux fournis par cette conscience préexistante, réceptuelle, que l'enfant partage avec les animaux inférieurs ; que la condition de ce progrès dans l'évolution mentale est formée par un développement perceptiblement progressif de ces facultés d'énonciation dénotative et connotative que l'on trouve, dans l'échelle psychologique, jusque chez les oiseaux parleurs ; que dans l'intelligence en croissance de l'enfant nous avons une complète histoire ontogénique, parallèle à l'histoire phylogénique, aussi complète que celle sur laquelle a coutume de s'appuyer l'embryologiste quand il lit l'histoire morphologique d'une espèce dans le résumé qui est fourni par le développement de l'individu ; d'où il résulte qu'ils sont sans excuse, ceux qui, acceptant ailleurs les principes évolutionnistes, ont gratuitement ignoré les preuves directes de modification psychologique qui sont fournies par l'histoire du développement de chaque être humain.

D'un autre côté, en ce qui concerne le témoignage indépendant de la philologie, si nous devons nous reposer sur l'autorité seule, les hésitations et les opinions contradictoires qui ont été occasionnellement exprimées par Max Müller au sujet du point qui nous occupe, sont considérablement contrebalancées par celles de ses confrères en philologie. Mais, sans en appeler le moins du monde à l'autorité, et sans faire plus que d'accepter les faits sur lesquels tous les philologues sont d'accord, j'ai, de propos délibéré, donné à Max Müller une situation plus importante qu'à tous les autres, j'ai pleinement énoncé la nature de ses objections, et y ai fait ce que je crois être des réponses très suffisantes.

Autant que je puis comprendre les raisons pour lesquelles il

se refuse à accepter des conclusions que son propre admirable travail a matériellement contribué à établir, il me paraît qu'elles reposent sur les bases que voici. Tout d'abord, les principes de l'évolution ne sont pas compris d'une façon claire (1) ; en second lieu, il n'arrive point clairement et constamment à reconnaître que les racines de la langue aryenne sont évidemment loin d'être primitives (ou aboriginelles) ; ensuite il ne distingue point les idées générales des idées génériques, les idées synthétiques des idées non analytiques ; en quatrième lieu, il admet gratuitement, et à tort — ceci est démontrable — que, pour dénommer, l'esprit a d'abord le soin de concevoir. Des différentes raisons sur lesquelles il semble baser sa divergence de vues, la dernière est peut-être la plus importante, étant donné que c'est celle sur laquelle il s'appuie le plus expressément. Mais si j'ai prouvé quoi que ce soit, j'ai établi qu'il est une faculté consistant à attacher des signes verbaux, ou autres, comme marques d'associations purement réceptuelles, et que cette faculté précède *invariablement* l'origine de l'énonciation conceptuelle dans le seul cas où cette origine peut être directement observée, c'est-à-dire dans la psychogenèse de l'enfant. D'autre part, dans le cas de l'homme préhistorique, dans la mesure où la paléontologie du langage fournit des preuves concernant cette matière, tout plaide en faveur de l'idée que, dans la race comme dans

(1) Voir en particulier, *Science of Thought*, chap. II et IV. Les citations qui suivent suffiront à justifier mon assertion : « Si une fois un genre a été correctement reconnu en tant que tel, il me paraît contradictoire d'admettre qu'il pourrait jamais donner naissance à un autre genre... Le mouton est toujours mouton ; le singe est toujours singe ; l'homme est toujours homme... Ce qui me paraît être absolument irrationnel, c'est de chercher un singe fossile qui soit le père de l'homme fossile... Pourquoi serait-ce le *Pithecanthropus* bien défini et établi qui a été le père du premier homme, alors que partout ailleurs dans la nature ce qui a été une fois établi demeure tel, ou, s'il y a variation, ne varie que dans des limites définies ? » (p. 212-215)... « Si le germe de l'homme ne se développe jamais en un singe, ni le germe du singe en un homme, pourquoi le singe adulte se serait-il développé en homme ? » (p. 117)... « Voyons maintenant ce que dit Darwin lui-même à l'appui de son opinion d'après laquelle l'homme ne date point de la période qui marque le début de la vie organique sur terre, et n'a pas un ancêtre à lui, comme les autres grandes familles d'êtres vivants, mais a dû attendre que les mammifères eussent atteint un haut degré de développement, et est alors entré dans le monde sous forme d'un petit de singe » (p. 160), etc., etc... Autant qu'on en peut juger par ces passages, et par d'autres de même portée, il ne semble pas que M. Max Müller ait jamais pu entièrement comprendre la théorie de l'Évolution, même dans ses applications aux plantes et aux animaux ; ce ne sont pas en effet des critiques de la théorie, ce sont des mésinterprétations de l'essence même de celle-ci.

l'individu, la dénotation a précédé la dénomination, comme l'antécédent, le conséquent. Je ne pense pas, même, que Max Müller lui-même pourrait se séparer de Geiger, quand celui-ci dit avec beaucoup de force dans un passage qui n'a pas été cité jusqu'ici : « Comment se fait-il que, plus nous retraçons vers leur origine les mots, moins ils ont de signification ? Je ne vois pas que l'on puisse répondre autrement qu'en expliquant la chose par le fait que plus nous reculons, et moins ils indiquent de conceptualité (1). » Il ne peut non plus se refuser à admettre, avec le même écrivain autorisé, que la « pensée conceptuelle (*Begriff*) peut être retracée vers un cercle qui va toujours se rétrécissant, et se dirige inévitablement vers un point où il n'y a plus ni pensée ni parole » (2).

Mais si Max Müller lui-même ne peut nier ces faits, je ne puis réussir à comprendre pourquoi il se sépare des autres philologues à l'égard de l'origine des termes conceptuels. Avec eux il affirme qu'il ne peut y avoir de concepts sans mots (verbaux ou autres), et avec eux il soutient que, quand on remonte le cours du sens des mots aussi loin que le peut suivre la philologie, on arrive évidemment au point, dont parle Geiger, où tout s'efface. Et pourtant, simplement parce que le point même ne peut être réellement atteint par les recherches philologiques — parce que les mots ne peuvent rapporter l'histoire de leur propre naissance — il postule une interruption du principe de continuité au point où naissent les mots. Je ne puis m'expliquer qu'il ait pris une position aussi peu satisfaisante qu'en supposant qu'il est inconsciemment tombé dans l'erreur consistant à conclure que, parce que tout A est B, tout B est A. Voyant qu'il ne peut y avoir des concepts sans noms, il conclut qu'il ne peut y avoir de noms sans concepts (3). Et

(1) *Ursprung der Sprache*, p. 84.

(2) *Ursprung der Sprache*, p. 119.

(3) Ce ne serait pas répondre que de dire que par « noms » il entend désigner seulement les signes des idées ayant une valeur conceptuelle, ou, en d'autres termes, qu'il refuse de reconnaître la valeur d'un nom à ce que j'ai nommé un signe dénotatif. Il s'agit ici d'une question de psychologie, et non de terminologie. Peu m'importent les noms par lesquels nous désignons ces différentes sortes de signes ; il s'agit seulement de savoir si, oui ou non, ils diffèrent de nature. Si le terme « nom » est expressément réservé aux signes d'origine conceptuelle, on ne pourrait, sur cette base de définition, raisonner, et dire qu'il ne peut y avoir de noms sans